



École Pratique
des Hautes Études

Mention « Religions et systèmes de pensée »
École doctorale de l'École Pratique des Hautes Études
Laboratoire d'études sur les monothéismes (LEM)
UMR 8584-CNRS/EPHE/Paris IV

Aux sources de la pensée de dom Guéranger (1805-1875)

Liturgiste

Restaurateur du monachisme bénédictin

Par Claudine Blanchard

Thèse de doctorat de Sciences Religieuses

Sous la direction de M. Daniel-Odon Hurel

Soutenue le 15 décembre 2016

Devant un jury composé de :

Daniel-Odon Hurel, Directeur de recherche au CNRS

Patrick Prétot, Professeur à l'Institut Catholique de Paris

Christian Sorrel, Professeur à l'Université Lyon 2

Denis Pelletier, Directeur d'études à l'EPHE

Philippe Portier, Directeur d'études à l'EPHE

Brigitte Waché, Professeur émérite de l'Université du Maine



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/>

« Le monachisme est aujourd'hui le premier besoin de l'Église », déclarait dom Guéranger à son ami Charles de Montalembert en 1843. Cette affirmation, dix ans seulement après la restauration de la vie monastique à Solesmes, résume l'intuition et l'intention du fondateur de l'abbaye : restaurer le monachisme bénédictin en France pour répondre aux besoins pressants de l'Église. Quelle est l'idée de Prosper Guéranger quand il restaure la vie bénédictine masculine en France en 1833 ? Cette question centrale suppose de se demander d'abord qui est ce jeune sarthois qui décide d'entrer au séminaire en 1822, après avoir lu au collège les auteurs contre-révolutionnaires, tels Chateaubriand, Félicité de Lamennais et Joseph de Maistre. Jeune prêtre du diocèse du Mans en 1827, secrétaire de son évêque, promis à une belle carrière, comment et pourquoi devient-il, en 1837, dom Guéranger, abbé de Solesmes, à une époque où la vie monastique bénédictine a presque entièrement disparu du paysage politico-religieux français ?

Pour répondre à ces questions, nous avons choisi de nous situer en amont de la restauration de Solesmes afin d'aller à la source de la pensée de Prosper Guéranger et tenter de comprendre ses motivations quand il décide de restaurer l'ordre bénédictin. Au-delà d'une vocation personnelle, on peut déceler l'ambition de restaurer l'Église, voire la société dans son ensemble, au lendemain de la Révolution. En effet, l'Église a souffert à plusieurs titres : les ordres religieux ont été interdits et dispersés, des monastères détruits ou vendus comme biens nationaux, sans parler du schisme qui a divisé l'Église et laissé de profondes blessures. Mais c'est aussi la société tout entière qui est sortie blessée de ces luttes fratricides et Guéranger est particulièrement sensible aux maux de son époque, en particulier la déchristianisation de la France. Ses lectures et l'influence de son aumônier de collège le déterminent à embrasser la carrière ecclésiastique afin d'apporter sa pierre au redressement moral et religieux de son pays.

La première partie montre comment la préoccupation de Guéranger pour l'Église a grandi et s'est affirmée à travers ses relations, ses lectures et sa formation, intellectuelle et pastorale, l'influence de l'abbé de Lamennais, l'étude des Pères de l'Église et la découverte de la liturgie romaine dans les années 1820. La deuxième partie analyse les premiers écrits de Prosper Guéranger en lien avec l'actualité politique au tournant de 1830. Cette courte période est incomparablement riche en événements aussi bien pour Guéranger lui-même, que pour l'histoire de l'Église et de la France. C'est à la fin de cette période troublée politiquement

mais féconde intellectuellement pour Guéranger que le jeune prêtre manceau trouve la direction décisive à donner à son existence : il se fera bénédictin. Une troisième partie relate donc l'aventure de la restauration bénédictine proprement dite et essaie de décrire la vie à Solesmes dans ces premières années qui préparent la reconnaissance officielle. Ainsi nous voulons cerner quelle est l'idée monastique de Guéranger, quelles sont ses sources et quel est son but.

La période autour de 1830 constitue à nos yeux un tournant pour plusieurs raisons. Guéranger est alors plus proche que jamais de Lamennais, invité à le rejoindre à la Chênaie, mais il doit pourtant rapidement s'en détacher et trouver son propre chemin. La condamnation du Maître au terme de cette brève période amène Guéranger à sa maturité intellectuelle et ecclésiale. Ces quelques mois de transition, à peine deux années, sont déterminants pour Guéranger comme ils l'ont été pour un Lacordaire par exemple : Guéranger vit lui aussi une petite révolution alors que la France traverse des heures particulièrement mouvementées. C'est l'heure des grands choix de vie et après avoir beaucoup reçu de ses maîtres, il est amené à se déterminer à son tour : il choisit de garder son indépendance en déclinant l'offre de Lamennais et de rentrer au Mans plutôt que d'accepter une brillante carrière à la cour ; il s'implique personnellement dans les débats politiques de son temps en choisissant d'écrire sur la liturgie et le mode d'élection des évêques ; enfin, il décide de racheter lui-même le prieuré de Solesmes pour y vivre en bénédictin.

Si l'on veut chercher un point commun à toutes les recherches de Guéranger, à tous ses engagements, c'est dans l'Église romaine qu'il faut le trouver. L'influence de Joseph de Maistre puis celle de Lamennais dès son plus jeune âge, l'ont conduit à penser Rome comme le centre vers lequel tout doit converger ou plus encore la source d'où coule la vérité et la pure doctrine catholique. Avec le centralisme romain, c'est la lutte contre le jansénisme qui revient sans cesse sous la plume de Guéranger. Il s'agit surtout du rigorisme du XVIII^e siècle qui imprègne encore largement l'enseignement dans les séminaires et les survivances du gallicanisme religieux ne permettent pas de sortir de cette ornière : il faut renouveler les études, la théologie, la morale, et surtout retrouver un principe d'unité qui puisse redonner un souffle à la pensée catholique. C'est dans cette perspective apologétique que Guéranger se lance dans l'étude des « monuments de la Tradition », c'est-à-dire les sources : les Pères de l'Église en particulier. Parallèlement, il s'initie à la théologie morale d'Alphonse de Liguori qui se répand en France par le réseau mennaisien. Avoir recours à un théologien italien pour renouveler l'enseignement en France relève de l'ultramontanisme, dans la mesure où il paraît

nécessaire, pour échapper au gallicanisme considéré comme hérétique, d'aller chercher au-delà des monts, à Rome, la source plus pure d'une théologie renouvelée. La pensée de Liguori va de pair avec la diffusion d'une spiritualité de la miséricorde dont l'emblème est le Sacré-Cœur et qui est considérée comme l'antidote au jansénisme et plus généralement au rigorisme. Guéranger fait sien cette pensée théologique et spirituelle qui doit, espère-t-il, renouveler l'Église de France de l'intérieur. L'expérience spirituelle fondatrice vécue dans ses premières années de séminaire - la découverte du Sacré-Cœur et de l'Immaculée Conception - le conduit à chercher dans la Tradition de l'Église, un principe d'unité de la foi qui doit aussi être un principe d'unité pour la société. Guéranger cherche un remède pour son époque, une nouvelle source à laquelle s'abreuver alors que selon son analyse, la Réforme a déchiré l'Europe et apporté la Révolution et le chaos. Les études cloisonnées du séminaire l'ont laissé sur sa faim et c'est dans la lecture des Pères qu'il a trouvé le commencement d'une réponse : l'unité naturelle entre la théologie, la morale et la spiritualité qui s'était perdue au fil des siècles. Il considère Bossuet comme « le dernier des Pères de l'Église » parce qu'il voit en lui, en un seul homme, le pasteur, l'historien, le théologien, l'auteur spirituel. Bossuet est en quelque sorte lui-même un « monument de la Tradition » qui la transmet par sa prédication et ses écrits : il est incontestablement un modèle pour le jeune Guéranger qui dès 1830, apparaît dans ses écrits à la fois comme un historien, un théologien, un canoniste et un auteur spirituel.

Le premier défi à relever pour Guéranger en 1830 c'est de penser à frais nouveaux le rapport Église-État. C'est la grande question qui traverse l'Europe : comment l'Église doit-elle vivre son rapport à un État qui n'est plus chrétien ? Le fonds d'archives de l'ancienne congrégation pour les affaires ecclésiastiques extraordinaire, au Vatican, conserve de nombreuses lettres d'évêques français qui écrivent à Rome pour demander un éclairage : que devons-nous répondre au roi Louis-Philippe qui nous demande de modifier les prières publiques ? Devons-nous accepter de prêter un serment de fidélité au nouveau régime ? Autant de questions délicates auxquelles s'affronte le jeune Guéranger dans son zèle pour la liberté de l'Église. Il n'est pas seul dans ce combat : la même question est prise à bras le corps par les tractariens d'Oxford à la même époque et on constate que l'influence de Lamennais n'était pas pour rien dans ce soulèvement général en Europe. La vitalité spirituelle des Églises est alors en jeu et des deux côtés de la Manche, et c'est la patristique, l'étude des Pères, qui nourrit la réflexion de fond sur la véritable essence de l'Église. Guéranger a été personnellement touché par le courage des martyrs de l'Antiquité qui n'hésitaient pas à mourir pour la défense de la foi et le témoignage des martyrs de la Révolution est encore tout

proche : le jeune prêtre entre alors en résistance, nourri par l'exemple des Pères apostoliques et apologistes, d'Ignace d'Antioche, de Justin et d'Irénée en particulier. Il admire leur courage et leur abnégation mais il s'inspire aussi de leur manière de penser et de répondre à leurs adversaires. Il a trouvé chez eux une unité de vie qui l'inspire : une résistance intellectuelle qui va de pair avec une résistance spirituelle et une unité de vie qui donne une grande force à leur témoignage.

Après quelques années de sacerdoce où il prend davantage conscience des besoins de la France, Guéranger mûrit le projet de fonder un monastère : au début d'un siècle où tout est à reconstruire ou à inventer, Prosper Guéranger choisit de restaurer l'ordre bénédictin. Pourquoi ce choix ? Que contient le monachisme bénédictin de tellement puissant ou subversif qui, selon lui, devrait permettre de relever l'Église de ses ruines en ce début de XIX^e siècle ? On peut rapprocher cette entreprise des utopies qui fleurissent à la même époque et qui ont bien des points communs avec la restauration de Solesmes. Guéranger apparaît alors comme une sorte de révolutionnaire, au moins un provocateur, qui a pris la plume pour secouer l'Église gallicane afin de l'amener à dépasser les traditions gallicanes qui l'emprisonnent. S'il publie beaucoup, Guéranger n'est pas seulement un théologien ou un historien, peut-être n'est-il d'ailleurs ni l'un ni l'autre au sens strict, mais il est certainement un pasteur. Il veut aller plus loin dans l'engagement et choisit le monachisme. On pourra objecter qu'un moine n'est pas un pasteur. Nous affirmons au contraire que c'est précisément parce qu'il est un pasteur et un apologiste que Guéranger a l'idée de fonder un monastère et de se faire moine. Ses recherches et ses publications ont toujours une visée apologétique et il se montre particulièrement préoccupé par la déchristianisation de la France après la Révolution, dans la continuité du siècle des Lumières.

Il paraît donc clair que l'œuvre de dom Guéranger, plus encore que dans ses écrits, même les plus célèbres, se trouve dans la congrégation bénédictine qu'il a fondée. C'est pourquoi nous avons choisi une approche résolument chronologique et biographique, avec une large contextualisation historique, pour tenter de saisir l'intuition de Guéranger à travers toute l'épaisseur de cette aventure humaine. En effet, non seulement Guéranger n'est pas né abbé de Solesmes mais il appartient à une génération de prêtres bien connue des historiens : il puise aux mêmes sources que les auteurs contre-révolutionnaires, Lamennais en particulier. Guéranger est vraiment un homme de son temps, particulièrement représentatif de sa génération. Le mouvement général auquel il appartient incontestablement dépasse largement les frontières : en Angleterre, avec Newman, à l'origine du mouvement d'Oxford, en

Allemagne autour d'Adam Möhler à Tübingen et même en Amérique et en Russie, avec des spécificités dans chaque pays. Ces courants doivent beaucoup au romantisme qui rejette le rationalisme des Lumières et ouvre une nouvelle ère pour le religieux. Ils ont en commun une volonté de retour aux sources, par l'étude des Pères de l'Église et de l'histoire ancienne, de recherche d'une tradition vivante qui pourrait alimenter un renouveau spirituel. Ces mouvements de réveil dépassent aussi les divisions confessionnelles et sont souvent porteurs d'un dynamisme missionnaire nouveau. Le rapport des Églises avec l'État est un sujet brûlant qui appelle un nouveau positionnement ecclésial dans beaucoup de pays alors que la modernité a fait bouger les lignes de la société. La question des sources et de la définition même de l'Église est au cœur du sujet et l'enjeu est vital pour les Églises chrétiennes. En optant pour une démarche biographique, nous ne cherchons pas à présenter seulement Guéranger, mais aussi son milieu et son époque et le « mouvement des idées » qui est à l'origine de sa vocation de moine, de chercheur, d'écrivain, de polémiste, d'apologiste. Nous voyons comment il se positionne politiquement pendant la Restauration puis sous la monarchie de Juillet. Il n'est pas imperméable aux influences des courants romantiques et même utopiques du moment. Il participe à l'essor de la science historique, et dialogue avec Guizot, ministre et historien, qui lui confie la continuation de la *Gallia Christiana*, participant ainsi à la sauvegarde de la mémoire et des monuments français. La restauration monastique à Solesmes après le sauvetage des ruines du prieuré dont Victor Hugo s'était porté acquéreur, participe de ce même mouvement. La question de la rupture de la Révolution et de son interprétation historique est aussi celle de Guéranger, contemporain de Jules Michelet, Augustin Thierry, Thiers et Mignet. Il s'en démarque bien sûr par sa méthode et surtout par le but poursuivi qui est clairement apologétique, mais il est néanmoins remarquable qu'il ait l'ambition, à 25 ans, de réécrire l'histoire de l'Église et qu'il s'adresse pour sa direction intellectuelle à Félicité de Lamennais. En 1830, la France a plus que jamais les yeux tournés vers l'Angleterre. D'une part, c'est un modèle politique de référence pour la monarchie de Juillet à cause de son expérience de substitution dynastique en 1688. D'autre part, les catholiques français espèrent voir bien vite l'Église anglicane s'unir à l'Église de Rome et le mouvement d'Oxford connaît un certain écho en France : Guéranger suit ces évolutions avec beaucoup d'intérêt par l'intermédiaire du réseau mennaisien. Son ami Montalembert a cette envergure européenne de par ses origines britanniques et belges et leur correspondance, dans les années 1830 et au-delà, est riche de toutes les grandes questions du moment, telle l'indépendance de la Belgique par exemple. Les échanges d'idées sont alors importants entre les différents pays européens : cela est vrai au moins depuis le XVIII^e siècle avec les

Lumières, et la période révolutionnaire en particulier a montré que cette diffusion pouvait être très rapide : nous tiendrons compte autant que possible de ces larges courants d'influence. La comparaison avec les débuts de Newman et le mouvement d'Oxford, en particulier à cause de sa dimension à la fois liturgique et politique, veut apporter cet élargissement qui permettra de comprendre Guéranger dans un plus large contexte et ainsi de mieux le situer. Ce choix n'est pas arbitraire : le cas particulier de l'Église anglicane interroge beaucoup les catholiques français soucieux de préserver l'unité avec Rome, contre les vellétés d'indépendance de l'Église gallicane. Le rapport de Guéranger avec l'Angleterre n'a pas été beaucoup étudié, or il est important : l'anglicanisme apparaît à ses yeux comme l'aboutissement de la logique de séparation qui pourrait guetter l'Église gallicane et qu'il redoute plus que tout.

Quand Guéranger se lance dans la restauration de Solesmes, il relève un défi colossal. Dans ses mémoires, rédigées à la fin de sa vie, il ne masque pas les difficultés qui ont été les siennes au tournant de 1830, en pleine révolution anticléricale. Il se lance pourtant alors avec audace dans ce projet fou et refuse d'user de l'influence de ses amis bien placés, comme Montalembert ou Madame Swetchine. Guéranger se situe volontairement hors de la sphère politique et pourtant son acte de fondation est éminemment politique : il entre en résistance. C'est à partir de ses études historiques et de sa réflexion sur l'Église que Guéranger pense son projet bénédictin mais il est aussi stimulé par la tournure que prennent les événements politiques. L'idée augustinienne de la séparation des sphères spirituelle et temporelle préside à sa vocation monastique : comment l'Église saurait-elle rester fidèle à sa mission si elle se trouve inféodée au pouvoir temporel ? Telle est la question qu'il pose en fondant Solesmes. Son idée de départ est qu'il faut sortir l'Église de l'ornière gallicane pour lui rendre sa liberté. Pour ce faire, il imagine un ordre religieux exempt de la tutelle diocésaine, directement reconnu par Rome, qui ne devrait rien à l'État français, et pourrait ainsi être un ferment de renouveau pour l'Église en France. La fondation de Solesmes est donc un projet politique au sens noble, inspiré par la lecture de Lamennais : créer une citadelle pour la défense de la vérité d'où l'on puisse librement défendre et prêcher les doctrines du saint Siège. Les moines qui l'habitent doivent être des « voltigeurs du Saint-Siège », des agents indépendants au service de Rome. Solesmes est en soi un manifeste romain : par la liturgie romaine qui s'y trouve célébrée, par les études qui y sont menées et par les écrits que publie son abbé. En somme, l'abbaye est elle-même un « monument de la Tradition », un lieu où se trouvent conservées et d'où sont diffusées « les doctrines du saint Siège », à savoir le dépôt de la Révélation. Solesmes est un relai de Rome en France, véritable provocation pour l'État qui

cherche à contrôler l'Église en s'appuyant sur la tradition gallicane. Guéranger veut échapper à ce système en demeurant insaisissable, afin de « régénérer » l'Église de l'intérieur.

Le projet monastique de Guéranger est original. C'est un acte de résistance qui comporte deux faces : la liturgie et l'étude qui sont, pour Guéranger, dans son expérience personnelle, les deux sources de la Tradition. La liturgie est le premier volet, c'est la résistance spirituelle. Le deuxième volet du projet, c'est l'étude, la résistance intellectuelle. C'est la nécessité du travail intellectuel qui est apparue en premier avec la lecture d'Irénée de Lyon en particulier. Le projet de Solesmes apparaît alors à tous comme une « université » qui doit mettre en œuvre ce programme philosophique, historique et théologique, mais sans oublier le développement de la sensibilité artistique comme un préalable à l'expérience spirituelle. Très vite, un nouvel aspect apparaît dans les Constitutions et passe au premier rang : la liturgie. La journée est donc partagée entre l'office divin et l'étude mais c'est la louange de Dieu qui est première, l'étude occupant le reste du temps, comme travail principal des moines quand ils ne sont pas au chœur. Ainsi, Guéranger va plus loin que Lamennais et le dépasse d'une certaine manière : Solesmes n'est pas la Chênaie, c'est un monastère qui est habité, non par des intellectuels, mais par des moines dont la première tâche est de célébrer la liturgie. Il insiste sur l'importance de l'onction de la liturgie et de la poésie des rites. A la recherche intellectuelle, il associe la poésie comme un antidote au dessèchement de l'âme qui conduirait au rationalisme. Ses recherches en liturgie ne sont donc pas d'ordre disciplinaire mais bien théologique et surtout spirituel : or, présenter la liturgie comme un lieu théologique à cette époque relève de la provocation. La Révolution, en héritière des Lumières, a cherché à éliminer la vie monastique car elle l'a trouvée inutile et contraire à son esprit de liberté : Guéranger restaure la louange gratuite de Dieu. Ce faisant il affirme le primat de la grâce de Dieu sur toute activité humaine : il replace Dieu au sommet de la pyramide. Plus encore, il se distingue des mauristes ses prédécesseurs en mettant la liturgie au-dessus même de la prière personnelle des moines : ainsi il prend le contre-pied de l'individualisme moderne, afin de restaurer l'Église comme corps. Il insiste dans ses écrits sur l'Église comme Épouse du Christ, à qui celui-ci a confié ses secrets. Solesmes est donc non seulement un manifeste romain et un lieu d'étude, mais elle se veut surtout le signe vivant de la dimension eschatologique de l'Église qui ne saurait être asservie par aucun État, à aucun pouvoir temporel. Le chant, la louange de Dieu, la célébration liturgique au chœur, en communauté, est aussi en soi un acte de résistance.

Ainsi, la vie monastique telle que la restaure Prosper Guéranger dans les années 1830 ne correspond exactement pas à ce qui s'est fait avant lui et constitue une certaine rupture de

tradition : c'est qu'il s'agit, volontairement ou non, de quelque chose de nouveau, d'une « invention » au sens premier du terme. En employant un autre vocabulaire, on peut sans doute parler d'utopie car il s'agissait bien en 1833 de quelque chose qui n'avait encore jamais existé comme tel. Guéranger cherche à retrouver une unité entre la liturgie et les études : il veut réconcilier deux sphères qui étaient séparées. En plaçant la liturgie en tête des Constitutions de Solesmes, il organise la vie de son monastère en déterminant un ordre de priorité. Guéranger a l'intuition que son monastère doit être un ferment, un germe de vie pour tout l'Église car voit la Tradition comme une transmission sur un mode organique et entend se placer sur son chemin comme un relai. En « inventant » une vie monastique, Guéranger a certainement réussi le défi qu'il s'était lancé de répondre aux besoins de l'Église pour « aujourd'hui » : cet « *hodie* » est particulièrement adapté au liturgiste le plus fameux du XIX^e siècle, qui a cherché à actualiser une forme de vie pour l'époque qui était la sienne, participant ainsi à sa mesure à la réforme de l'Église de son temps.